Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

46 | 2011

Lettre sur les sourds et muets

Franck Cabane : L'Écriture en marge dans l'oeuvre de Diderot, Paris, Champion, « Les Dix-huitièmes siècles », n° 134, 2009, 495 p., ISBN 978-2-7453-1869-5.

Odile Richard-Pauchet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/4895>

DOI : 10.4000/rde.4895

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2011

Pagination : 248-253

ISBN : 978-2-9520898-4-5

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Odile Richard-Pauchet, « Franck Cabane : L'Écriture en marge dans l'oeuvre de Diderot, Paris, Champion, « Les Dix-huitièmes siècles », n° 134, 2009, 495 p., ISBN 978-2-7453-1869-5. », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 46 | 2011, mis en ligne le 06 novembre 2011, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/4895> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.4895>

Propriété intellectuelle

à l'examen des œuvres n'est sans doute pas la plus convaincante de l'ouvrage ni la plus novatrice. Certaines analyses (par exemple le commentaire sur le fameux incipit du *Neveu de Rameau*, « mes pensées ce sont mes catins ») peuvent décevoir, et on surprend l'auteur à confondre les *moi* à l'œuvre dans ce dialogue, notamment le *moi* du narrateur avec le *Moi* du philosophe. La dernière partie de l'essai intitulée *Sociabilités*, semble même s'éloigner du propos initial, notamment le chapitre « Prostitutions » qui concerne encore l'analyse du *Neveu de Rameau*.

À ces quelques réserves, nous ajouterons le fait que certaines des propositions avancées ne sont pas toujours vérifiées. Ainsi, relativement au débat qui oppose Jacques et son maître, et à travers eux les partisans du fatalisme et ceux du libre arbitre, Frank Salaün déclare à propos de la place de l'auteur : « contrairement à eux [...], il affirme que les propositions concernant le futur sont indécidables » (p. 12). On aimerait en effet savoir où, dans le roman, Diderot énonce cette proposition, et le cas échéant, que soient mentionnés les autres textes où elle pourrait être formulée.

Le Genou de Jacques est donc un ouvrage concis, clair et vivant qui se lit très agréablement. Sa démonstration mobilise l'ensemble du corpus diderotien et elle touche à l'une des problématiques centrales de la philosophie de Diderot, en faisant jouer non seulement textes philosophiques et fictions littéraires, mais également de nombreux articles importants mais parfois négligés de l'*Encyclopédie*. Nul doute qu'il fera référence sur la question de la *singularité* chez Diderot, dont l'auteur montre de manière très convaincante qu'il faut la distinguer de celle, autrement plus problématique, de l'*individu* ou de l'*individualité*.

Stéphane PUJOL

Franck CABANE, *L'Écriture en marge dans l'œuvre de Diderot*, Paris, Champion, « Les Dix-huitièmes siècles », n° 134, 2009, 495 p., ISBN 978-2-7453-1869-5.

C'est un étrange et téméraire projet que celui de Franck Cabane, qui s'appuie sur l'observation, maintes fois effectuée par de nombreux critiques, que l'œuvre – on devrait dire le parcours – diderotien semble n'obéir à aucun plan, aucun tracé, aucun schéma préétabli, se constituant de reprises et de réécritures, de rhapsodies et de repentirs, de rajouts et d'extensions – bref, imitant magnifiquement un manteau d'Arlequin. Fort de ce constat à bien des égards décourageant mais fascinant, l'auteur va s'efforcer de discerner, reconstituer, identifier les coutures de cette

toile gigantesque au nom d'une incessante recherche de structure et de concepts capables de la définir.

Quoi qu'on pense de ce projet, il faut en saluer l'ambition. À l'instar de Diderot lui-même s'astreignant pendant de longues années à la collecte exhaustive du savoir encyclopédique, ou bien de longs mois s'affrontant à la recherche de la quadrature du cercle (qu'il appelait sa « pierre d'Alexandrie »), Franck Cabane s'est plongé dans la gigantesque lecture des parties connues, peu connues voire inconnues du vaste *opus* diderotien. Il en a traqué les échos, les constantes, les récurrences formelles, cherchant cette « chaîne secrète » qui selon certains commentateurs pourrait révéler l'ordre invisible d'une œuvre aussi étrange, en son temps, que les *Lettres persanes*. Or ce projet lui-même n'est-il pas une gageure, au regard de l'« absence d'œuvre », expression paradoxale dont Georges Benrekassa a pu qualifier le sillage insolite de l'itinéraire de Diderot, au milieu des parcours mieux balisés de ses frères philosophes ?

Franck Cabane toutefois relève des indices bien souvent convainquants de ces « marges » créatrices dont Diderot va jalonner, tel un petit Poucet facétieux ou rêveur, son propre parcours. Cette « écriture en marge » révélerait une autre organisation, plus profonde, consciente ou non, au sein du trajet chaotique – à supposer que l'on s'entende sur le sens à donner à ce très labile concept de *marge*. Diderot est adepte, tout comme l'abbé Galiani, d'une lecture attentive au « blanc des ouvrages » (Galiani, lettre à Diderot du 8 septembre 1770) ; il amende à son tour, il est vrai, développe ou réécrit volontiers dans leurs marges ses propres manuscrits, leur donnant une extension qui redouble, complète, démultiplie l'œuvre. C'est l'acception classique d'une « glose » qui, ne s'appliquant plus ici au texte sacré, s'efforce d'affiner et d'améliorer sa propre prose – à plusieurs stades : relecture immédiate (cas de la correspondance, non publiée), épreuves, reprises de manuscrits, additions, rééditions.

Diderot est un perfectionniste : encore ne l'est-il pas, comme Flaubert, jusqu'à la névrose. Il faut plutôt chercher la signification de sa démarche du côté de la dynamique de la pensée (« mes pensées, ce sont mes catins ») : le temps, avec l'expérience du sujet, fait « bouger » l'idée, au sens quasi photographique du terme. Fidèle à la sensation que laisse en lui toute modification psychique ou conceptuelle, il est attentif à en témoigner, ne vouant pas un culte à la formule gravée dans le marbre. On trouvera d'ailleurs ici la raison de son attachement à la forme épistolaire, plus que tout autre capable de restituer et d'accompagner ce « mouvant » de la pensée, avec ses ralentis et ses *accelerandos* (que l'on pense à la lettre familière ou à la grande lettre philosophique, voire à un roman comme *La Religieuse*). Mais de ce concept épistolaire, importante

forme/fonction de l'œuvre, Franck Cabane rend peu compte, intéressé davantage par le phénomène graphique, puis métaphorique, de « l'écriture en marge », qui va donner une tout autre dimension à sa réflexion, et lui permettre de parcourir toutes les formes et les genres auxquels Diderot s'est attaqué.

L'auteur étendra en effet l'analyse de ce phénomène – et c'est la deuxième, puis la troisième partie de son ouvrage – au fait que le philosophe, de façon constante, se poste aussi bien à la marge d'autres écrivains qu'à la sienne propre, pour développer, reprendre, poursuivre ses cheminements intellectuels. Traduction de Shaftesbury, commentaires croisés d'Helvétius ou d'Hemsterhuis, collaborations multiples, parfois invisibles (Boulanger, Damilaville, Raynal) : voilà pour les marges externes de l'œuvre, aux confins de soi, aux contours des autres. « Écrire en marge devient alors le moyen d'ouvrir les textes les uns aux autres, dans une prolifération infinie. Et pourtant, en dernière analyse, le texte de l'autre devient le support et le catalyseur d'un mouvement interne de l'*opus*, en même temps *paradoxalement* que la justification d'un désir provisoire de clôture et d'univocité » (p. 168). On peut se demander toutefois si, dans ce cas, c'est bien le concept de *marge* qui convient : l'importance de la « parole des autres » a déjà été étudiée plus que brillamment par Jean Starobinski, ainsi que, dans un contexte général d'intertextualité, tous ces phénomènes d'interaction, d'imprégnation, voire de phagocytage intellectuel. Diderot use d'un cheval de Troie permanent pour attaquer maintes forteresses : est-ce pour autant qu'il se situe « en marge », ou « à la marge » des autres ? Son attitude est si audacieuse qu'elle dépasse le cas d'une clandestinité ressentie comme identitaire, consubstantielle au philosophe.

Ces deux phénomènes tels qu'ils sont ici brossés et promus techniques d'écriture (« à la marge des autres », « à la marge de soi ») engagent la question du rapport à l'autre, mais aussi du rapport au pouvoir et de la stratégie politique. On peut même se demander si ces « techniques » sont concertées. Un seul exemple, dans le cadre de l'écriture « à la marge de soi » : dans la succession des *Additions à la Lettre sur les sourds et muets*, *Additions aux pensées philosophiques*, *Additions à la Lettre sur les Aveugles*, Franck Cabane cherche une cohérence, un système, qu'il nomme, par défaut, « Déclinaisons additionnelles » (Troisième partie). Ce mode d'écriture rhapsodique fait-il véritablement sens en terme de structure de la pensée ? Ce qui, du moins, fait sens, c'est la contingence, c'est la temporalité d'écriture d'un homme, Diderot, qui, engagé dans la construction de son œuvre personnelle, l'est aussi, parallèlement, dans l'élaboration d'une carrière intellectuellement et financièrement indépendante, éditeur aux prises avec son siècle et avec l'entreprise commerciale dévorante de l'*Encyclopédie*. Pressé de toutes parts, empêché

d'écrire pour soi seul, Diderot se met au service de la parole des autres, plus urgente, plus commode aussi. Marginal, Diderot l'est par prudence, par nécessité, non par essence – même si la désinvolture d'un Neveu de Rameau le fascine. Cela fait-il symptôme, et justifie-t-il un système d'écriture consciemment *borderline*, qui maintiendrait l'individu sur la marge protectrice d'une écriture différente, décourageant structurellement la censure d'y chercher les vérités qui dérangent ? Diderot affronte la censure avec les précautions qui s'imposent : il ne publie pas, ou bien de manière adéquate. Ce n'est pas Diderot qui a caviardé l'*Encyclopédie* : c'est bien l'imprimeur Le Breton lui-même.

Alors, pour commenter cette forme effrangée d'écriture qui fut la sienne – lorsque l'écriture personnelle enfin affleure, s'immisce dans les interstices de celle des autres – est-il absurde ou grossier de suggérer que le philosophe apparaît plutôt (au sens noble, politique et économique du terme, avec tout ce que cela comporte de risques et de violence pour sa propre sécurité, son propre confort) un *intermittent* de l'écriture, comme aujourd'hui certains peuvent l'être du spectacle ? J'en reviens toujours à la belle formule de Jean Fabre, plus élégante que la mienne, moins prosaïque, et qu'il emploie à propos du *Neveu de Rameau* (dans l'introduction à sa magnifique édition parue chez Droz en 1963) : « Comme tout son siècle, [Diderot] était presque invinciblement poussé à mettre l'expression littéraire au service de fins extralittéraires. C'est ainsi qu'il pensait mériter son nom de philosophe [...]. Diderot n'a la possibilité d'être pur écrivain, c'est-à-dire poète, que par accès ou fragments ». Ce n'est pas l'ensemble du manteau qui fait sens, avec ses franges et ses trous, ses pièces et ses morceaux : c'est le fait que chaque morceau y soit parfait, unique, pur, à l'image d'un tout.

Ainsi d'autres raisons, peut-être triviales, mais toutes aussi convaincantes que la possible structure « marginale » interne à l'écriture, permettent d'interpréter le décousu particulier de l'œuvre, ce décousu, terme là encore désuet peut-être, mais dont se sont beaucoup servi d'autres chercheurs vénérables, comme Georges May par exemple. Car la forme d'une vie, heurtée, décousue précisément, comme Julien Gracq parlait de la « forme d'une ville », expression elle-même inspirée du « Cygne » de Baudelaire (« la forme d'une ville / Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel »), incarne bien le tracé organique qui reproduit les méandres de la nature, comme il justifie les destins. En cela, il est particulièrement intéressant d'observer comment Diderot lui-même, dans de nombreux écrits à caractère autobiographique (des biographèmes, au sens de Barthes), trace de lui-même et de sa vie un portrait fort signifiant, tendant d'ailleurs une perche miraculeuse à la théorie beuvienne qui viendra se fonder sur son exemple pour expliquer « l'œuvre par l'homme » et réciproquement. Intimement Diderot sait de quelle façon bizarre il écrit, au

regard des grands genres auxquels il s'est affronté – notamment le théâtre. Il le déplore, et s'en justifie à la face de la postérité en chargeant le lecteur à venir de recoudre, grâce à cette « vision de loin » qui rattrapera l'anamorphose, le manteau d'Arlequin. Si « écriture en marge » il y a, c'est dans ce regard extérieur, quasi-posthume, du vieillard sur soi, inquiet et apaisé tout à la fois, qui contemple le « moi épars » flottant et en accepte l'héritage, ce dont témoigne le labyrinthique *Essai sur la vie de Sénèque* et sa réécriture. Car le philosophe n'est pas sceptique sur la façon dont intellectuellement, ses idées pourront être perçues dans leur cohérence. Aussi tient-il dans la même estime la conversation que l'écriture : « Cependant, comme il n'y a rien de décousu ni dans la tête d'un homme qui rêve, ni dans celle d'un fou, tout se tient aussi dans la conversation [...]. La folie, le rêve, le décousu de la conversation consistent à passer d'un objet à un autre par l'entremise d'une qualité commune [...]. Combien d'hommes qui ressemblent à ce fou sans s'en douter ! et moi-même, peut-être, dans ce moment » (à Sophie Volland, 20 octobre 1760). C'est pourquoi la métaphore textile (textuelle) nous semble essentielle, plus utile, plus consubstantielle à Diderot que celle même de marge : attentif, constructif, patient, Diderot, tel le fou de sa propre parabole, ne perd jamais le fil de sa pensée !

Plus convaincante est l'interrogation de l'auteur lorsque, avant de s'engager dans sa quatrième et dernière partie (intitulée « Expansion et discontinuité »), il souligne l'interrogation du philosophe face à l'acte créatif, notamment à partir de l'étude de *La Promenade Vernet* et de la correspondance échangée avec Falconet, *Le Pour et le Contre* : « Ce qui frappe, dans ce texte [lettre de Diderot à Falconet du 2 mai 1773] où Diderot évoque sa propre expérience, c'est le rôle déterminant accordé à l'union des esprits, à la transmission possible d'un savoir et d'une méthode. En même temps, Diderot souligne la situation paradoxale du « créateur », qui se trouve ballotté entre des conceptions alternativement nettes et floues. Ces conceptions traduisent l'ambivalence intrinsèque de l'acte créatif » (p. 322). Cette approche pour le moins modérée permet de pénétrer avec plus de sérénité dans la quatrième et dernière partie, consacrée aux grands textes : *Le Neveu de Rameau*, *La Promenade Vernet* et le *Salon de 1767* qui l'accueille, le *Paradoxe sur le Comédien*, *Le Rêve de d'Alembert*, les *Éléments de physiologie*, les deux *Essais* (*sur la vie de Sénèque* et *sur les règnes de Claude et de Néron*). Il s'y fait jour un constat plus subtil, qui fait migrer les thèses d'un Georges Daniel (*Le Style de Diderot, Légende et structure*, Genève, Droz, 1986), de la structure de la phrase de Diderot vers celle de chacun de ses ouvrages majeurs. De ce point de vue plus esthétique, la notion de *marge* prend au contact des œuvres étudiées dans leur singularité un sens fort, charnel, moins arbitraire qu'à l'échelle de l'*opus* entier : rythmes expansifs,

« dérives imaginaires », « dynamique de la trilogie », « Éloges et charges en cascades », on est bien là au cœur de la poétique de Diderot.

Enfin l'on saura gré à l'auteur de remarques éclairantes, notamment dans sa conclusion, quand il affirme que « L'image du réseau s'impose dans l'*opus*, en particulier par la négation des frontières entre les divers écrits » (p. 433) : ce *réseau*, image devenue topique chez les grands diderotistes, n'est plus ici une *marge* (forme bien difficile à ramifier, à créer du liant entre les idées comme le conçoit Diderot), mais une ouverture à l'idéal d'écriture collective. « Il faut constater que Diderot, à l'inverse [de Rousseau], cherche à étendre ses productions ou celles des autres, en multipliant les occasions de rupture, d'ouverture, en somme de discontinuité » (p. 435). C'est cette attitude de mimétisme à l'égard d'autrui qui le rend aussi plus habile, comme dans les arts martiaux, à parer ou à développer les attaques : « De ce point de vue, Diderot ne ferraille pas avec l'ennemi ou l'infâme comme Voltaire. Il se livre plutôt à des mouvements enveloppants, en structurant sa riposte selon des stratégies qu'il décrit dans sa correspondance avec Falconet et au début de l'*Essai sur la vie de Sénèque* » (p. 438).

Ainsi l'ouvrage de Franck Cabane, né d'ambitions généreuses servies par des outils parfois décalés ou trop sophistiqués, se révèle d'un courage remarquable, qui permet au moins de lire, voire de relire à peu près tous les passages de l'*opus* sous cet angle enfin synoptique qui nous est refusé par la démesure de l'édition DPV. Et l'on aimerait qualifier ce livre, avec la malice d'un Voltaire, de *dictionnaire portatif* de Diderot, en le rebaptisant toutefois, avec le bénéfice du doute qui sied à tout chercheur, « L'Œuvre de Diderot : Une écriture en marge ? » On soulignera aussi les autres points forts de l'ouvrage : la consultation précise des treize manuscrits conservés de Diderot à la BNF, la maîtrise quasi exhaustive de l'*opus*, nécessaire pour passer d'une analyse à une autre ; enfin une écriture infiniment élégante, jamais à court d'heureuses formules, qualités qui nous donnent la certitude de confirmer au sein des études diderotistes un excellent connaisseur de l'œuvre du philosophe.

Odile RICHARD-PAUCHET

Diderot Studies, tome XXXI, éd. Thierry Belleguic, Genève, Droz, 2009, X + 390 pages, ISBN : 978-2-600-01460-1. ISSN : 0070-4806.

Cette riche livraison est composée de dix-neuf contributions. Une première section comportant sept articles (cinq en anglais et deux en français) et appelée « Diderot aujourd'hui : littérature, philosophie et esthétique » fait l'objet d'une présentation (en anglais) par Anne Deney-Tunney (son inspiratrice scientifique). Celle-ci rappelle que le dossier a